

I

L'héritage

Le ciel flamboyait de panaches vermeils, réverbérés à l'infini par la peinture laquée des véhicules qui se traînaient comme des escargots sur l'autoroute. Mais Sylvia, installée à l'arrière d'un taxi, n'avait pas la tête à jouir du spectacle des nuages filandreux passant en un battement de cil par tous les tons de mordoré. Pour la centième fois, elle jeta un coup d'œil sur sa montre, préoccupée par le temps qui filait inexorablement. Et le fait qu'elle n'arriverait manifestement pas à l'heure à la maison.

Sylvia soupira. C'était justement le fameux vendredi dont son mari Holger lui avait tant rebattu les oreilles. Avec ce rendez-vous au lac de Starnberg, absolument crucial pour lui. Auquel elle ne devait sous aucun prétexte être en retard. Elle s'était arrangée pour prendre un vol plus tôt, avait écourté sa réunion avec son client, flirtant avec l'impolitesse, s'était hâtée vers l'aéroport, avait embarqué puis,

alors qu'elle et les autres passagers étaient attachés et fin prêts pour le décollage, ils avaient dû attendre plus d'une heure dans l'avion. À intervalles réguliers, le commandant de bord les informait qu'ils n'avaient toujours pas reçu l'autorisation de décoller. Et maintenant, ils étaient coincés dans les embouteillages en direction du centre-ville de Munich.

À cet instant, on entendit une sirène, puis deux, puis trois. Les deux files de voitures s'écartèrent laborieusement pour dégager un accès à la police et aux véhicules de secours.

— Vous pensez, demanda Sylvia, que vous pourriez vous coller derrière ?

Le chauffeur tourna vivement le volant, appuya à fond sur l'accélérateur, projetant violemment Sylvia contre son dossier, et talonna la voiture des pompiers, comme s'il faisait partie d'une unité spéciale. Soudain, tout alla très vite. Dans la bande d'arrêt d'urgence, ils dépassèrent sans encombre l'accident, et dix minutes plus tard, le taxi s'arrêtait dans la rue Königin.

— Bravo, bien joué, dit Sylvia, et elle paya en laissant un généreux pourboire, puis commanda le taxi pour le lendemain matin à sept heures et quart.

— Quelle destination ?

— Retour à l'aéroport, répondit Sylvia, et elle s'esclaffa en apercevant le visage médusé du chauffeur de taxi.

À la boîte aux lettres pleine à ras bord, elle comprit, soulagée, que son mari n'était pas encore arrivé. Elle parcourut brièvement la pile de courrier dans l'ascen-

seur. Détonnant parmi les enveloppes gris clair monotones du courrier professionnel, se trouvait une carte postale avec une vue du pont des Soupirs à Venise. Sylvia la retourna et ne put s'empêcher de rire.

Ma chère Sylvia, disait l'écriture expressive et féminine, tu as vraiment eu tort de ne pas m'accompagner. Je bois un Apérol à ta santé. Baci, Veronika.

L'ascenseur s'immobilisa avec un tintement de clochette. C'était facile pour Veronika de la taquiner – en tant que traductrice technique, son amie, qu'elle avait rencontrée lors de leurs études communes, était libre de s'organiser dans son travail. Aussi soumettait-elle constamment Sylvia à la tentation avec ses idées fantasques : viens, on va en voiture à Venise, on va s'éclater ! S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît ! Juste un long week-end !

En théorie, comme le lui faisait remarquer à juste titre Veronika, Sylvia pouvait également agencer son emploi du temps à sa guise. Mais en réalité, ces deux dernières années, elle n'avait même pas pu s'octroyer une petite semaine de congé. Lorsqu'elle ouvrit la porte de son appartement, un vaste duplex donnant directement sur le Jardin anglais, elle se souvint *in extremis* qu'elle avait commandé Sandra. Elles avaient toutes deux grandi dans le même immeuble et étaient en quelque sorte des amies d'enfance. Sandra était devenue visagiste esthéticienne et aidait désormais ponctuellement Sylvia à se préparer pour les soirées ou réceptions auxquelles elle devait assister avec son mari, un courtier immobilier prospère. Sandra possé-

dait sa propre clé de l'appartement et elle se précipita vers son amie.

— Ah, tu es là, enfin ! s'exclama-t-elle en enlaçant Sylvia. Laisse-moi deviner : ton vol a eu du retard ? Oh ma pauvre !

— Et en plus, c'était l'horreur avec les bouchons sur l'autoroute...

Sylvia soupira, balança son attaché-case dans son bureau, accrocha sa veste au portemanteau et se débarrassa de ses chaussures à talons.

— Bref, vendredi soir, quoi, conclut-elle.

— Bon, ça va te faire du bien, un massage relaxant, lança Sandra. J'ai déjà tout préparé. Quelle huile préfères-tu : rose ou citron vert ?

Les lueurs violacées du crépuscule filtraient par l'immense baie vitrée de la chambre à coucher de Sylvia, où Sandra avait installé la table de massage et son coffret à maquillage. Le soleil s'attardait sur les toits de Schwabing tandis que les cimes des arbres du Jardin anglais étaient déjà plongées dans la pénombre. Mais Sylvia ne jeta pas un coup d'œil à ce charmant panorama.

— Je n'ai pas le temps pour un massage, Sandra. Dans une demi-heure, je dois être sur mon trente-et-un, comme je l'ai promis à Holger. Tu m'aides ?

Vingt minutes plus tard, Sylvia était douchée, Sandra avait relevé ses cheveux mi-longs blond véni-

tien en un chignon élégant et l'avait impeccablement maquillée.

— Que vas-tu porter ? lui demanda Sandra.

Sylvia se dirigea vers son placard, choisit avec soin une robe en soie bleu outremer, puis la lui présenta.

— Qu'en penses-tu ?

Sandra prit la robe, ouvrit la fermeture éclair et aida Sylvia à l'enfiler.

— Quelle coupe sophistiquée, commenta-t-elle en connaissance, refermant la fermeture éclair avec précaution. Et tu es tellement bien foutue, Sylvia ! Et puis, cette couleur fait vraiment ressortir tes yeux ! On dirait que cette robe a été faite pour toi.

— Regarde, ça irait bien avec, non ?

Sylvia sortit un écrin du tiroir de sa commode et l'ouvrit, dévoilant une paire de boucles d'oreilles raffiniées en diamant.

— Oh incroyable ! Ce sont celles que Holger t'a offertes pour votre dixième anniversaire de mariage ? s'enquit Sandra. Sylvia, tu... quelle chance tu as !

Sylvia se tut, gênée, pendant que Sandra l'aidait à accrocher ses boucles. Elle savait que son amie, qui avait divorcé six mois plus tôt, l'enviait. Sandra et son ex, Martin, se livraient une bataille acharnée pour la maison mitoyenne d'Ismaning où ils avaient vécu ensemble, et pour chaque misérable centime. Pendant que Martin avait entrepris un tour du monde avec sa nouvelle compagne, beaucoup plus jeune que lui, Sandra se démenait pour s'en sortir. Elle exerçait son

activité en indépendante, et les affaires ne marchaient pas tant que ça.

C'était l'une des raisons pour lesquelles Sylvia commandait aussi souvent que possible les services de Sandra, même si, en fin de compte, elle n'avait jamais le temps de profiter pleinement de son programme de bien-être. Pour l'avoir vécu, Sylvia savait ce que c'était, de devoir compter chaque sou. L'opulence dans laquelle elle évoluait désormais avec Holger ne lui avait certes pas été servie sur un plateau d'argent. Elle aussi avait traversé des périodes moins fastes, et son travail la confrontait tous les jours à des vies qui avaient complètement basculé à cause de quelques décisions malheureuses. Et il y avait une chose que Sylvia ne voulait plus jamais être : pauvre. Aussi soutenait-elle volontiers Sandra, la rétribuant grassement.

— Rien que ces soirées, déjà, s'extasia Sandra. Comme je t'envie pour ça ! Tous ces VIP que tu rencontres. Et ensuite, ils engagent tous Holger lorsqu'ils recherchent une villa...

Comme convoqué par son nom, l'époux de Sylvia déboula par la porte.

— Tu es prête, Sylvia ? cria-t-il en faisant son nœud de cravate.

Il avait fière allure, comme à son habitude, avec son corps élancé, musclé, de golfeur, vêtu d'un costume noir.

— Oui, presque, répondit Sylvia. Mais où est mon baiser de bienvenue ?

Holger lança un regard scrutateur dans le miroir par-dessus l'épaule de Sylvia. Puis il salua poliment Sandra et, enfin, regarda attentivement sa femme.

— Pardon, ma chérie, dit-il en l'embrassant par derrière sur la joue. Tu es ravissante. On peut y aller ?

Cinq minutes plus tard, Sylvia était assise aux côtés de son époux dans la Porsche Spyder de celui-ci. Holger conduisit la voiture racée hors du centre-ville puis sur l'autoroute E533 en direction du quartier huppé de Starnberg. À quelques kilomètres de là, aux environs de Bernried, l'acteur Sebastian Schnell avait organisé une pendaison de crémaillère dans sa villa de rêve, acquise grâce à l'agence immobilière de Holger, et les invités appartenaient au gratin politique de la région autant qu'au milieu de la télévision et du cinéma. Personne, hormis le maître de maison, Holger et elle, n'était au courant que l'acteur s'était contractuellement engagé à donner cette soirée, afin d'y attirer des acquéreurs potentiels pour l'agence immobilière. En contrepartie, Holger avait cédé une remise sur le prix d'achat de la villa. De plus, les invités ignoraient que ce n'était nullement Sebastian Schnell, mais Holger qui finançait l'événement.

— Mais cette soirée doit te rapporter au moins trois nouveaux clients, avait déclaré Sylvia à son mari lors d'un petit-déjeuner dominical, l'un des rares repas qu'ils partageaient encore parfois, sinon, tu en es de tes frais.

Elle n'était pas consultante en management d'entreprise pour rien. Elle avait toujours trouvé dommage que

son propre mari ne mette pas à profit ses compétences, mais peut-être que cela valait mieux, après tout. Il n'était pas encore né, l'époux qui écouterait les conseils professionnels de sa femme. D'ailleurs, ils avaient passé un accord entre eux depuis le début : aucun des deux ne devait interférer dans les affaires de l'autre, sauf s'il lui était explicitement demandé conseil. Ou plutôt « assistance », comme le faisait Holger lorsqu'il priait Sylvia de l'accompagner aux événements mondains de ses clients.

Les heures suivantes, Sylvia se tint, rayonnante, aux côtés de son mari, saluant des gens qu'elle avait déjà vus à la télévision ou sur le grand écran, échangeant avec eux des remarques anodines qui leur semblaient personnellement destinées. Holger savait pertinemment pourquoi il voulait à tout prix que Sylvia l'accompagne dans ces occasions. Elle parlait couramment l'anglais, le français et l'italien, et, de surcroît, personne n'excellait comme Sylvia à présenter entre eux des gens qui ne se connaissaient pas, ou à intégrer dans une conversation les plus invétérés des solitaires. Elle possédait le don de faire rire les convives au moment voulu, ou de se rendre quasiment invisible. Elle n'était nullement intimidée par les stars internationales, traitait spontanément chacun avec la même chaleur, aussi était-elle fort appréciée.

Cette soirée donna également entièrement satisfaction à Holger. L'hôte officiel, Sebastian Schnell, ne tarit pas d'éloges sur sa nouvelle villa avec accès au lac et hangar à bateaux privés, et Holger ne cessa de distri-

buer des cartes de visite, évoquant à mots couverts des biens merveilleux en Toscane, à Tessin, dans les Cornouailles, sur la Loire ou sur l'île prestigieuse de Sylt, des bijoux uniques en leur genre, qui n'atterraient prétendument jamais sur le marché et qu'il réservait exclusivement à ses clients privilégiés.

Plus tard dans la soirée, ayant constaté que son mari était dans son élément, et que les invités encore présents, visiblement satisfaits, s'étaient rassemblés en petits groupes, elle céda à un élan intérieur et quitta la fête sans crier gare. Elle traversa la terrasse déserte, enleva ses souliers et descendit pieds nus dans l'obscurité jusqu'au bout de l'embarcadère. Dans l'eau tanguait une barque, dont le madrier clapotait. Sur la berge opposée, scintillaient les lueurs d'Am-bach. Puis, brusquement, comme si quelqu'un avait allumé une gigantesque lanterne, la pleine lune surgit de derrière un nuage, inondant le lac, les rives et Sylvia de sa lumière argentée.

Sylvia retint son souffle. C'étaient de tels moments qui lui réinsufflaient la force nécessaire pour affronter les défis qui l'assaillaient de toutes parts dans son quotidien frénétique. Et c'était exactement ce qu'elle désirait. Tandis que le clair de lune semblait vaciller sur les vaguelettes ridant le lac, Sylvia expira profondément. Elle fut submergée par un sentiment de contentement. À trente-cinq ans, elle avait déjà obtenu tout ce dont elle rêvait enfant. Elle avait un mari formidable et un métier qui lui rapportait beaucoup d'argent et la mettait à l'abri du besoin...

— Sylvia ! retentit la voix de Holger de la terrasse.

Sylvia sursauta, remit ses chaussures, se hâta de longer l'embarcadère jusqu'à la propriété. Là, elle trouva son mari en discussion animée avec Thomas Waldner, leur ami proche, avocat et conseiller fiscal.

— Je suis là ! cria-t-elle en les rejoignant.

En l'apercevant, Holger tressaillit et s'interrompit au beau milieu de sa phrase.

— Mais où étais-tu ? demanda-t-il sèchement.

— J'admirais la lune, regarde donc...

Mais Holger ne leva pas même la tête.

— Nous devons absolument organiser un rendez-vous, Sylvia, dit Thomas, tous les trois...

— Avec plaisir, répondit Sylvia. On aurait probablement dû le faire depuis longtemps déjà.

Lorsqu'elle vit la mine sérieuse de Thomas, elle ajouta :

— Y a-t-il un problème ?

— Non. Qu'est-ce qui te fait croire ça ? répliqua Holger vivement en lui prenant la main. Thomas s'occupe de tout. Comme d'habitude. Viens, allons faire nos adieux.

Puis il l'entraîna dans la villa.

Sebastian Schnell avait bu plus que de raison et, alors qu'ils s'apprêtaient à prendre congé de lui, il eut l'idée d'un bain de minuit tous ensemble dans le lac.

— En costume d'Adam et Ève, tels que Monsieur le réalisateur céleste nous a créés.

Il fallut une bonne heure à Holger pour l'en dissuader. Il voulait par-dessus tout éviter que Schnell ne

gâchât la soirée à la dernière minute, et s'efforçait de le convaincre de se retirer dans ses appartements privés pour se coucher. Schnell le ferait, comme il l'avait assené à Holger une bonne douzaine de fois, seulement et uniquement pour les beaux yeux de son épouse Sylvia, qui était un ange, et que ce requin de Holger von Gaden ne méritait décidément pas.

Finalement, il était deux heures du matin lorsque Sylvia s'empara des clés de la voiture pour conduire — son mari, qui, lors de ce genre de soirées, était obligé de trinquer avec beaucoup trop de personnes, préférait s'abstenir de prendre le volant au retour — jusqu'à Munich, et presque trois heures quand elle eut fini de se démaquiller et d'ôter toutes les épingles de son chignon sophistiqué. Elle prépara son attaché-case et son sac de voyage pour le week-end de formation que l'un de ses meilleurs clients, un manager d'un Global Player, avait organisé pour ses collaborateurs, puis régla son réveil à six heures et demie. Enfin, elle s'affala parmi ses coussins et tomba immédiatement dans un profond sommeil.

— Au fait, dit Holger le week-end suivant lors du petit-déjeuner dominical, es-tu au courant que tu as hérité ?

À cet instant, il cassa son œuf à la coque avec précision, ce qui fit tressaillir Sylvia.

— Hérité ? Moi ? C'est une blague ?

Holger saupoudra délicatement son œuf de sel et enfonça sa cuiller en nacre dans le jaune.

— Tu ne m'as jamais parlé de Lucie Hofstetter.

Sylvia laissa tomber sa tasse.

— Qu'y a-t-il à propos de tante Lucie ?

Holger releva la tête et haussa un sourcil.

— Elle est décédée et tu es son héritière.

— Elle est décédée ?

— Voyez-moi ça, ricana Holger. Ça fait une éternité qu'on se connaît, dix ans qu'on est mariés et madame a encore des secrets vis-à-vis de sa moitié. Quel type de relation familiale avais-tu avec elle ?

— C'était la sœur cadette de ma mère.

— Elle n'y était pas, à notre mariage, n'est-ce pas ? Et tu ne m'as jamais parlé d'une tante Lucie sinon.

Sylvia se tut, ébranlée. Holger avait raison. Depuis de nombreuses années, elle n'avait plus eu de contact avec sa tante. Sylvia était encore petite quand elle avait vu Lucie pour la dernière fois. Une dispute épouvantable avait un jour éclaté dans la famille, après quoi le nom de Lucie Hofstetter n'avait plus jamais été prononcé. Sylvia était d'ailleurs présente lorsque quelqu'un s'y était risqué malgré tout : le grand-père avait eu un tel coup de sang que son cœur avait failli lâcher.

Du reste, sur quoi reposait ce scandale familial ?

— Hé, tu m'écoutes ?

Sylvia leva le regard, directement dans les yeux assombris, teintés de reproche, de Holger.

— Par... pardonne-moi, balbutia-t-elle, c'est juste tellement... inattendu. Comment sais-tu tout cela ?

— Par un courrier d'un cabinet d'avocat français. Ta tante t'a légué une ruine, au milieu de nulle part.

— Une ruine ?

— Une exploitation horticole. Complètement délabrée. Je suis allé la visiter la semaine dernière. J'étais déjà en France de toute façon. La sœur de ta mère était peut-être une femme séduisante, mais comme femme d'affaires, elle était vraiment nulle. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas d'elle que tu as hérité ton talent. Elle était au bord de la faillite et t'a laissé une montagne de dettes.

Dans la tête de Sylvia, tout tourbillonnait. Comme elle et Holger voyageaient énormément, le courrier incombait à celui qui arrivait en premier à la maison. En général, ils s'informaient mutuellement des choses importantes.

— Et tu y as déjà été ? s'ébahit Sylvia. Mais... comment ça se fait que je ne l'apprenne que maintenant ?

— Tu étais à Hambourg. Et impossible à joindre. Et ensuite, j'ai dû aller dans la Loire. Je pensais te rendre service en m'occupant de ça. Le courrier avait l'air tellement officiel. Ça partait d'une bonne intention. Je m'excuse si ça te gêne...

— Mais non, ça ne me gêne pas du tout, concéda Sylvia. C'est vraiment gentil de ta part, Holger. Mais c'est juste que... eh bien, c'était ma tante, malgré tout.

Même si on n'avait plus de contact... c'était le dernier membre de ma famille, après la mort de maman...

— C'est également ce qu'ont fini par découvrir les autorités là-bas. Ça a duré un certain temps, ta tante Lucie Hofstetter est déjà morte depuis quelques mois...

Tante Lucie... Tout d'un coup, le souvenir surgit, aussi frais que ce fameux matin à la mer. Sylvia avait cinq ou six ans à l'époque, et soudain, elle revit la scène avec une grande netteté : elle portait une robe à fleurs mauves, qui avait été cousue dans le même tissu que celui de Lucie.

Sa tante était encore jeune, milieu de la vingtaine peut-être, et elles couraient toutes les deux le long de la plage, se poursuivant en riant. Lucie avait les mêmes cheveux blond vénitien que Sylvia aujourd'hui, les mêmes yeux bleu pervenche, le même rire. Brusquement, Sylvia prit conscience que la petite fille qu'elle était alors aimait beaucoup Lucie, durant cet été au bord de la mer. Elle entendait encore sa voix : viens, Sylvie, viens vite ! Elle sentait à nouveau l'odeur de sa peau, le contact de son bras, contre lequel elle pressait le sien, tellement plus menu, pour comparer leur bronzage. Et le mouvement ample avec lequel sa tante la soulevait dans les airs, tandis que Sylvia piaillait de joie, criait, et lui demandait de continuer, encore et encore...

— Sylvia, retentit la voix de Holger, la tirant de ses réminiscences, tu es sûre que tout va bien ?

Sylvia se passa la main devant les yeux.

— Quoi ? Oui... tout va bien, le rassura-t-elle. Je

te suis vraiment reconnaissante de t'être occupé de ça. Que... qu'allons-nous faire à propos des dettes ?

Holger avala une gorgée de café puis s'essuya méticuleusement la bouche avec sa serviette.

— Heureusement, poursuivit-il, il y a pas mal de terrain dans cette exploitation horticole. J'ai une petite idée à qui je pourrais la proposer à l'achat. L'un de mes clients recherche un bien similaire depuis quelque temps déjà. Je suis certain qu'il serait enchanté. Si ça l'intéresse, et que tu es d'accord, on pourrait tirer de l'argent du terrain. Comme ça, tu pourrais éponger les dettes. Et il te resterait probablement encore une somme non négligeable. Un genre de souvenir de ta tante Lucie.

Une exploitation horticole, c'était du Lucie tout craché. Sylvia se souvint qu'à l'époque, sa tante s'intéressait déjà aux plantes et aux fleurs. Quel dommage qu'elle n'ait visiblement pas été douée pour les affaires. La mère de Sylvia avait pincé les lèvres chaque fois qu'on évoquait sa sœur cadette. Et même refusé de parler du funeste scandale. Ainsi, avec le temps, Sylvia avait fini par oublier sa jeune tante. N'avait pas répondu aux lettres qu'elle avait reçues de Lucie dans les années après l'incident. Non pas parce qu'elle ne voulait plus de contact, mais parce qu'au début, elle était encore trop petite, et ensuite toujours débordée. Bac, études... Elle avait fait des études de commerce et simultanément fréquenté une école de traduction. Elle était donc non seulement consultante en management d'entreprise, mais aussi une traductrice assermentée d'anglais,

français et italien. Elle avait dû sacrifier beaucoup de choses.

Sylvia n'était qu'un bébé à la mort de son père, et sa mère n'avait pas pu l'aider financièrement. Aussi, Sylvia avait toujours dû subvenir à ses besoins pendant ses études, ce qui ne l'avait pas empêchée de passer ses examens haut la main. Puis, elle s'était rendue aux États-Unis pour passer son Master tout en travaillant dans des cabinets de consultants en management renommés. Elle avait rencontré Holger à Los Angeles, lors d'une réception. Il l'avait courtisée avec constance et tendresse, si bien qu'elle avait fini par céder, et refuser l'offre d'embauche alléchante d'un cabinet de consultants de réputation internationale, pour revenir à Munich et monter sa propre activité indépendante. Il n'y avait pas de place pour sa tante dans sa vie trépidante.

Et maintenant, c'était trop tard. Sylvia ne saurait jamais pourquoi la famille Hofstetter l'avait si cruellement exclue, autrefois.

— Alors, tu es d'accord ?

Sylvia hochait la tête et regarda Holger d'un air perplexe.

— Souhaites-tu que je fasse la vente en ton nom, au cas où j'arrive à convaincre mon acheteur éventuel ?

— Oui, répondit Sylvia.

Elle se sentit sur-le-champ comme débarrassée de tout ça : les souvenirs d'enfance de la jeune Lucie, les regrets liés aux occasions manquées, les opportunités négligées de la revoir.

— Je pense que ce sera beaucoup mieux comme ça. Merci encore de t'en charger.

Lorsque Holger lui présenta les pleins pouvoirs après le petit-déjeuner, Sylvia signa tous les documents nécessaires sans la moindre hésitation.

Les deux semaines suivantes passèrent comme un songe. L'agenda de Sylvia tenait en soi de l'exploit logistique. D'une formation de collaborateurs d'une société d'assurances à Francfort, elle s'envola pour scruter à la loupe la structure des ressources humaines d'un groupe de presse à Berlin. Entre deux rendez-vous à Stuttgart, elle réussit même à caser une « intervention d'urgence », comme elle appelait ces réunions de crise de dernière minute et de la dernière chance. Un chef d'entreprise et son fils se débattaient depuis quelques mois dans des problèmes générationnels et avaient besoin sans délai d'un soutien professionnel. Lorsqu'elle rentra à la maison après cet entretien, exténuée mais satisfaite, Holger l'attendait déjà, à sa grande surprise.

— Fais-toi belle, dit-il en l'enlaçant, ce soir, nous sortons.

Sylvia éclata de rire.

— Laisse-moi d'abord me poser. Je suis sur les rotules. Chez quel client allons-nous cette fois-ci ?

— Aucun client, répondit Holger sérieusement. Ce soir, nous sortons, juste toi et moi.

Sylvia regarda son mari, étonnée. Puis son visage

s'éclaira. Cela faisait bien longtemps que cela n'était plus arrivé. Sortir juste tous les deux – avant, c'était un rituel immuable entre eux. Cela signifiait qu'ils sortaient ensemble, juste comme ça, sans occasion professionnelle.

— Accorde-moi une demi-heure, dit-elle enthousiaste, et je serai prête à tout.

Lorsqu'ils furent assis peu après face à face, à la lueur des chandelles, dans le restaurant où Holger invitait normalement exclusivement ses meilleurs clients, écoutant les suggestions du chef, Sylvia sentit tout d'un coup la fatigue lui tomber dessus, la fatigue de ces dernières semaines, voire mois. Elle était si épuisée que l'espace d'une demi-seconde, le visage du jeune serveur vacilla devant ses yeux et qu'elle fut incapable de retenir ce qu'il disait. Puis il se tut et la fixa dans l'expectative, et le moment de faiblesse était passé.

— Je prends le poisson, dit-elle d'une voix ferme, convaincue qu'il devait y avoir, comme partout ailleurs, un plat de poisson sur le menu.

— Le loup de mer ou le sandre ? demanda poliment le serveur.

— Le loup de mer.

Tandis qu'on leur apportait un amuse-gueule, la spécialité de la maison – une petite omelette en forme de cœur garnie d'une pincée de caviar beluga – et que le sommelier leur versait un fond de verre du vin qu'ils avaient sélectionné, Sylvia s'efforça de convoquer la

jeune femme qu'elle avait été durant les premières années de leur relation, et d'éprouver la même excitation qu'à l'époque, lors de semblables occasions. Elle saisit son verre et huma l'arôme délicat de l'excellent chardonnay. Ses yeux cherchèrent ceux de Holger, mais le visage de son époux se rembrunit.

— Veuillez nous apporter une autre bouteille, s'il vous plaît, dit-il. Celui-ci est bouchonné.

Le sommelier s'inclina légèrement, prit la bouteille et disparut. Peu après, il revint avec une nouvelle bouteille et des verres propres, et montra l'étiquette à Holger. Celui-ci approuva. Le serveur ouvrit la bouteille en quelques gestes experts, et versa une petite quantité de vin dans le verre de Holger. Celui-ci saisit son verre, fit tourner le liquide, le huma avec ostentation, et, enfin, avala une petite gorgée, non sans l'avoir auparavant retenu un instant sur la langue. Pendant toute la durée de cette procédure exagérément lente, Sylvia se sentit mal à l'aise. Peu à peu, son humeur romantique se dissipait.

— C'est bon, lâcha enfin Holger au serveur qui attendait patiemment.

Ce dernier remplit son verre, puis celui de Sylvia.

— Merci, dit-elle.

Le sommelier, affichant une expression impassible, se courba à nouveau et se retira.

Holger la regarda, comme s'il escomptait des félicitations.

Le vin n'avait pas le goût de bouchon, voulut dire Sylvia, il était parfait. Mais, comme toutes ces années

jusqu'à ce jour, elle préféra se taire. Le secret d'un couple qui dure, lui avait toujours dit sa mère, c'est la retenue de la femme. Une femme qui sait tout ne doit pas s'étonner d'être quittée. À cette époque, Sylvia avait roulé des yeux et songé dans sa tête qu'adulte, elle se comporterait bien différemment. Elle dirait toujours ce qu'elle pensait. Cependant, aujourd'hui, elle devait admettre qu'elle avait entièrement assimilé le mantra de sa mère.

Peut-être était-ce sa faute si la soirée, après ce petit épisode malheureux, retomba comme un soufflé. S'ils n'avaient pipé mot entre chaque plat, puisque Sylvia ne trouvait pas de sujet pour entretenir la conversation avec son mari. Peut-être travaillait-elle trop, ce qui l'empêcha de se détendre vraiment, lorsqu'après le restaurant, au lieu que chacun se retirât dans sa propre chambre comme à l'accoutumée, ils se déshabillèrent mutuellement, Holger s'efforçant visiblement de ne pas avoir l'air empressé. Peut-être était-elle trop tendue pour s'abandonner à ses mains avec la même passion qu'autrefois, quand ils s'emmêlaient l'un l'autre et bouillaient de ne pas se dévêtir assez rapidement. Ce soir-là, tout se déroula trop vite au goût de Sylvia. Elle ne se sentait pas encore complètement prête lorsque Holger la pénétra, et elle tenta de s'engouffrer dans son désir à lui, néanmoins tout fut terminé beaucoup trop tôt.

J'ai peut-être besoin de prendre du temps pour moi, pensa Sylvia, tandis que Holger dormait à poings

fermés à ses côtés, un bras posé sur la poitrine de sa femme, un geste qu'elle ressentait comme une marque de possession, mais dont elle n'osait se libérer de peur de le réveiller. Mes amies me jalourent toutes pour cet homme, songea-t-elle. Mais qu'ai-je donc ? Holger était séduisant, il réussissait dans les affaires, même s'il était parfois un peu brutal. Ils étaient toujours d'accord, en particulier sur les points importants, comme le fait de ne pas vouloir d'enfant, ou que leurs carrières respectives constituaient leur priorité.

— Je t'aime, avait gémi Holger à plusieurs reprises pendant leur étreinte, et il avait joui avec une fougue témoignant d'une passion sincère.

N'est-ce pas ? Mais qu'ai-je donc ? se demanda Sylvia à nouveau, et elle poussa un soupir de soulagement lorsque Holger, se retournant dans son sommeil, dégagea son bras.